

TABLEAU DE LA NAISSANCE DU PROTESTANTISME

De l'histoire des variations des Eglises Protestantes. CHAPITRE PREMIER. Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520. Suite.

On conçoit ce que devait être, au milieu de ce désordre, l'autorité des pasteurs réformés. Les puissances ecclésiastiques, à qui l'autorité des apôtres était venue par succession, n'étant plus reconnues, les nouveaux ministres, qui avaient pris leur place, comment auraient-ils pu subsister ? Il ne faut qu'entendre parler Capiton, collègue de Bucer dans le ministère de l'église de Strasbourg. "L'autorité des ministres, dit-il, est entièrement abolie : tout se perd, tout va en ruine ; il n'y a parmi nous aucune église, pas même une seule, où il y ait de la discipline... Le peuple nous dit hardiment : Vous voulez vous faire les tyrans de l'église qui est libre ; vous voulez établir une nouvelle papauté... Nous savons assez l'Evangile, qu'avons-nous besoin de votre secours, pour trouver Jésus-Christ ? Allez trouver ceux qui veulent vous entendre (1) quelle Babylone est plus confuse que cette église, qui se vantait d'être sortie de l'Eglise romaine, comme d'une Babylone ? Et voilà ce qu'était la réforme environ l'an 1537, c'est à dire dans sa force et dans sa fleur. Bucer, le collègue de Capiton, n'en avait pas meilleure opinion en 1549 ; et il avoue qu'on n'y avait rien tant cherché que le plaisir de vivre à sa fantaisie.

Ainsi la réforme véritable ; c'est-à-dire celle des mœurs, reculait au lieu d'avancer, pour deux raisons ; l'une que l'autorité était détruite ; et l'autre, que la nouvelle doctrine portait au relâchement. Erasme disait souvent que de tant de gens qu'il voyait entrer dans la nouvelle réforme, il n'en avait vu aucun, qu'elle n'eût rendu plus mauvais, au lieu de le rendre meilleur. "Quelle race évangélique est ceci, disait-il ? Jamais on ne vit rien de plus licencieux, ni de plus séditionnel tout en semble, rien enfin de moins évangélique que ces évangéliques prétendus. Ils retranchent les veilles et les offices de la nuit et du jour. C'étaient, disent-ils, des superstitions pharisaïques ; mais il fallait donc les remplacer par quelque chose de meilleur, et ne pas devenir épicuriens à force de s'éloigner du judaïsme. Tout est outré dans cette réforme ; on arrache ce qu'il faudrait seulement épurer ; on met le feu à la maison, pour en consumer les ordes. Les mœurs sont négligées ; le luxe et les débauches se multiplient plus que jamais ; il n'y a ni règle ni discipline."

Mais voici un témoignage pour les protestants, qui les serrera de plus près : ce sera celui de Bucer. En 1542 et de plus de vingt ans après la réforme, ce ministre écrit à Calvin, que parmi eux les plus évangéliques ne Quand il écrivait de cette sorte à ses amis

(1) C'est ce que pourraient dire encore les protestants d'aujourd'hui à leurs pasteurs, lorsque ceux-ci ne craignent pas d'avancer que le secours des prêtres est utile à ceux qui veulent s'approcher de Dieu, et qu'on a besoin de ce qui a dit : Je suis la voie, etc. etc. Je ne sçais pas si c'est le même Jésus-Christ à dit à ses apôtres : allez baptiser tous les peuples... Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; et encore : les péchés seront remis à ceux qui ont confessé leurs péchés, et ils seront retenus à ceux qui ne les retiennent. Et encore : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel ; paroles qui montrent évidemment que Dieu a voulu rendre le ministère de quelques hommes nécessaires pour aller à lui.

protestants, au sujet des fruits malheureux de la réforme, ils en convenaient de bonne foi. "J'aime mieux, leur disait-il, avoir affaire aux papistes, que vous décriez tant." Il leur reproche la malice d'un Capiton, les médisances malignes d'un Farel, qu'écampa, à la table duquel il vivait, ne pouvait ni souffrir ni réprimer ; l'arrogance et les violences de Zwingle ; et enfin celles de Luther qui, tantôt semblait parler comme les apôtres, et tantôt s'abandonnait à de si étranges excès et à de si plates bouffonneries, qu'on voyait bien que cet air apostolique, qu'il affectait quelquefois, ne venait pas de son fond. Les autres qu'il avait connus ne valaient pas mieux. "Je trouve, disait-il, plus de piété dans un seul bon évêque catholique, que dans tous ces nouveaux évangélistes." Ce qu'il en disait n'était pas pour flatter les catholiques, dont il accusait les dérèglements par des discours assez libres. Mais outre qu'il trouvait mauvais qu'on fit sonner si haut la réformation, sans valoir mieux que les autres, il fallait mettre une grande différence entre ceux qui négligeaient les bonnes œuvres, par faiblesse, et ceux qui en diminuaient la nécessité et la dignité par maxime (1).

Il la soutient, en effet ; et Melancthon aurait dû considérer que les promesses de Jésus-Christ à son Eglise devaient avoir été aussi inébranlables dans les siècles passés, qu'il voulait croire qu'elles le seraient dans les siècles qui ont suivi les réformations (1). L'Eglise luthérienne n'avait point d'assurance particulière de son éternelle durée ; et la réformation faite par Luther ne devait pas demeurer plus ferme que la première institution faite par Jésus-Christ et par ses apôtres. Comment Melancthon ne voyait-il pas que la réforme, dont il voulait qu'on changeât tous les jours la foi, n'était qu'un ouvrage humain, auquel, par conséquent, les promesses du Fils de Dieu ne pouvaient s'adresser ? Le grand nombre de confession de foi qu'on avait dressées, n'avait rien établi de fixe, ni rien qui pût satisfaire un esprit solide. Celle d'Augsbourg elle-même laissait beaucoup à désirer, au jugement de Melancthon, qui en était l'auteur. Il y trouvait certains dogmes mal expliqués, et ce n'était pas les moins importants, puisque l'enchârisme était de ce nombre. Il sentait vivement l'absence d'un juge suprême, dont la décision solennelle eût fixé toutes les incertitudes. Le tribunal de la conscience, le seul que les protestants veulent reconnaître, ne lui paraissait pas suffisant. Il sentait le besoin d'un concile, et trouvait admirable la police ecclésiastique de l'Eglise romaine, qu'il trouvait, disait-il, établie, si elle n'existait pas. C'est ainsi que l'insuffisance des moyens humains, dans les choses de la religion, ramène comme forcément les esprits rebelles au principe d'autorité, dont ils ont secoué le joug.

Mais comment réunir un concile ? Melancthon n'y voyait pas de possibilité. A la demande du concile, les protestants ajoutaient qu'ils le demandaient libre, pieux et chrétien. La demande était juste ; mais de si belles paroles cachaient un grand artifice. Sous le nom de concile libre, on expliqua un concile d'où le pape fut exclu avec tous ceux qui faisaient profession de lui être soumis. C'étaient les intéressés, disait-on, le pape était le coupable ; les évêques étaient ses esclaves ; ils ne pouvaient pas être juges. Qui donc tiendrait le concile ? les luthériens ? Les simples particuliers, ou des prêtres soulevés contre leurs évêques ? Quel exemple à la postérité ! Et puis n'étaient-ils pas aussi les intéressés ? N'étaient-ils pas regardés comme les coupables par les catholiques, qui faisaient sans comparaison le plus grand parti, pour ne pas dire le meilleur de la chrétienté ? Pourquoi donc leur avoir des juges différents, fallait-il appeler les mahométans et les infidèles, ou que Dieu envoyât des anges ? Et n'y avait-il

pas un autre remède ?

(1) Parmi les prodiges que la réforme a enfantés, il faut mettre la contamination de cette proposition : les bonnes œuvres sont nécessaires au salut ; car elle a été combattue, non-seulement par Melancthon, mais par tous les luthériens, en plusieurs de leurs assemblées, et par Calvin lui-même, dont les principes sur la justification méritaient à des conséquences funestes. L'Eglise catholique, au contraire, eût dû obéir à cette parole d'un apôtre : efforcez-vous d'assurer, par vos bonnes œuvres, votre vocation et votre election, etc. 1. P. 1. v. 10. dont il résulte qu'il y a inconscience et oubli de principes chez les protestants, quand ils font des bonnes œuvres, et chez les catholiques quand ils négligent d'en faire.

D'autres prirent sa place. Le malheureux Melancthon se regarda, au milieu des luthériens ses collègues, comme au milieu de ses ennemis, ou, pour me servir de ses expressions, comme au milieu de grêpes furieuses, et n'espéra trouver de sincérité que dans le ciel. Il veut mourir et ne voit plus d'espérance qu'en celui qui avait promis de soutenir son Eglise, même dans sa vieillesse, et jusqu'à la fin des siècles !

Il la soutient, en effet ; et Melancthon aurait dû considérer que les promesses de Jésus-Christ à son Eglise devaient avoir été aussi inébranlables dans les siècles passés, qu'il voulait croire qu'elles le seraient dans les siècles qui ont suivi les réformations (1). L'Eglise luthérienne n'avait point d'assurance particulière de son éternelle durée ; et la réformation faite par Luther ne devait pas demeurer plus ferme que la première institution faite par Jésus-Christ et par ses apôtres. Comment Melancthon ne voyait-il pas que la réforme, dont il voulait qu'on changeât tous les jours la foi, n'était qu'un ouvrage humain, auquel, par conséquent, les promesses du Fils de Dieu ne pouvaient s'adresser ? Le grand nombre de confession de foi qu'on avait dressées, n'avait rien établi de fixe, ni rien qui pût satisfaire un esprit solide. Celle d'Augsbourg elle-même laissait beaucoup à désirer, au jugement de Melancthon, qui en était l'auteur. Il y trouvait certains dogmes mal expliqués, et ce n'était pas les moins importants, puisque l'enchârisme était de ce nombre. Il sentait vivement l'absence d'un juge suprême, dont la décision solennelle eût fixé toutes les incertitudes. Le tribunal de la conscience, le seul que les protestants veulent reconnaître, ne lui paraissait pas suffisant. Il sentait le besoin d'un concile, et trouvait admirable la police ecclésiastique de l'Eglise romaine, qu'il trouvait, disait-il, établie, si elle n'existait pas. C'est ainsi que l'insuffisance des moyens humains, dans les choses de la religion, ramène comme forcément les esprits rebelles au principe d'autorité, dont ils ont secoué le joug.

Mais comment réunir un concile ? Melancthon n'y voyait pas de possibilité. A la demande du concile, les protestants ajoutaient qu'ils le demandaient libre, pieux et chrétien. La demande était juste ; mais de si belles paroles cachaient un grand artifice. Sous le nom de concile libre, on expliqua un concile d'où le pape fut exclu avec tous ceux qui faisaient profession de lui être soumis. C'étaient les intéressés, disait-on, le pape était le coupable ; les évêques étaient ses esclaves ; ils ne pouvaient pas être juges. Qui donc tiendrait le concile ? les luthériens ? Les simples particuliers, ou des prêtres soulevés contre leurs évêques ? Quel exemple à la postérité ! Et puis n'étaient-ils pas aussi les intéressés ? N'étaient-ils pas regardés comme les coupables par les catholiques, qui faisaient sans comparaison le plus grand parti, pour ne pas dire le meilleur de la chrétienté ? Pourquoi donc leur avoir des juges différents, fallait-il appeler les mahométans et les infidèles, ou que Dieu envoyât des anges ? Et n'y avait-il

pas un autre remède ?

(1) Il est certain que l'Eglise romaine a été fidèle aux promesses, puisque les protestants ne l'ont abandonnée, que parce qu'ils prétendent qu'elle a cessé d'être. (Voyez la brochure de Toulouse 1838, page 35.) Mais si elle a été fidèle, dans le principe, elle doit l'être encore aujourd'hui ; autrement les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle ; et Jésus-Christ, qui est Dieu, aurait vu son œuvre éprouver le sort des œuvres de l'homme, qui peuvent s'altérer, et qui en effet s'altèrent toujours avec le temps.

qu'à accuser tous les magistrats de l'Eglise pour leur ôter leur pouvoir et rendre le jugement impossible ? Melancthon avait trop de sens pour ne pas voir que c'était une illusion.

Pendant si l'on persistait à refuser le concile, que le pape avait convoqué, Melancthon n'espérait plus de remède pour le schisme, et ce fut à cette occasion qu'il dit que la discordance était éternelle, faute d'avoir reconnu l'autorité de l'ordre sacré. Il prévoyait que l'autorité étant une fois ébranlée, tous les dogmes, et même les plus importants, viendraient en question l'un après l'autre, sans qu'on eût comment finir. Les disputes et les discordes sur la cène lui faisant voir ce qui devait arriver des autres articles : "Bon Dieu, disait-il, quelles tragédies verra la postérité, si l'on vient un jour à remuer ces questions, si le Verbe, si le Saint-Esprit est une personne (1) ! ..." On commença de son temps à remuer ces matières ; mais il jugea bien que ce n'était encore qu'un faible commencement ; car il voyait les esprits s'enhardir insensiblement contre les doctrines établies, et contre l'autorité des décisions ecclésiastiques, que serait-ce s'il eût vu les autres suites pernicieuses des doctrines, que la réforme avait excités ? Tout l'ordre de la discipline renversé publiquement par les uns, et l'indépendance établie, c'est-à-dire sous un nom spécieux et qui flatte la liberté, l'anarchie avec tous ses maux ; la puissance spirituelle mise par les autres entre les mains des princes ; la doctrine chrétienne combattue en tous ses points ; des chrétiens nier l'ouvrage de la création et celui de la rédemption du genre humain, anéantir l'enfer, abolir l'immortalité de l'âme, dépouiller le christianisme de tous ses mystères, et le changer en une secte de philosophie tout accommodée aux sens ; de là naître l'indifférence des religions, et ce qui suit naturellement, le fond même de la religion attaqué ; l'écriture directement combattue ; la voie ouverte au déisme, c'est-à-dire à un athéisme déguisé ; et les livres où seraient écrites ces doctrines prodigieuses sortant du sein de la réforme et des lieux où elle domine. Qu'aurait dit Melancthon, s'il avait prévu tous ces maux ? Et quelles auraient été ses lamentations ? Il en avait vu assez pour en être troublé toute sa vie.

Dans une lettre écrite à son ami Camerarius, il témoigne qu'il se passe en lui des choses étranges, et qu'il ne peut bien expliquer ses peines secrètes. Tous les termes dont il se sert pour exprimer ses douleurs sont extrêmes : "Ce sont des agitations effroyables, et les douleurs de l'enfer ; ce qu'il ressent est horrible." Quant à l'opinion qu'il avait des docteurs du parti, on a vu combien elle leur était peu favorable. Mais voici, en finissant quelque chose de plus fort. "Leurs mœurs sont telles, dit-il, que pour en parler très-moderément, beaucoup de gens, émus de la confusion qu'on voit parmi eux, trouvent tout autre état un âge d'or, en comparaison de celui où ils nous maintiennent." Il trouvait ces plates incurables ; et par tout ce qu'il dit, on voit que, dès son commencement, la réforme avait eu besoin d'une autre réforme.

NOTICE SUR QUELQUES HÉRÉTIQUES QUI RÉCURENT A L'EPOQUE DE LA REFORME.

Les détails que nous venons de donner sur l'établissement du protestantisme, ont fait connaître à nos lecteurs quels en étaient les fondateurs et les chefs. Il ne sera pas inutile d'ajouter à ce tableau quelques autres notices sur

(1) On en a remué bien d'autres depuis un demi-siècle ; et nous ne sommes probablement pas au dernier acte de ces tragédies que Melancthon voyait dans l'avenir.

les hommes les plus célèbres qui adoptèrent ses principes et qui en firent les conséquences les plus funestes à la Foi et aux mœurs.

Zwingle, né en Suisse, à Wildehausen, commença par prêcher contre les abus des pèlerinages et des indulgences ; mais, comme Luther, il franchit bientôt toute borne et attaqua non-seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la Foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des Saints, le culte des saintes images. Il fit paraître un écrit très-véhément à ce sujet, sous le titre : Jugement de Dieu sur les images. Les têtes ardentes en furent exaltées, et un cordonnier, nommé Hottinger, accompagné de quelques autres, renversa un crucifix élevé à la porte de Zurich. Cet homme fut arrêté ; on voulait le punir ; mais les avis furent partagés, et Zwingle prit hautement sa défense. Bientôt il s'éleva contre le saint Sacrifice de la messe, et parvint à convoquer une assemblée de ses partisans, qui la supprima dans les cantons de Schaffhouse, de Saint-Gall, et de Zurich. Déjà il avait travaillé à ruiner les vœux et le célibat ecclésiastique, et, suivant la remarque d'Erasme, il donna lui-même l'exemple et épousa une riche veuve.

Bientôt après, les divisions intestines de la réforme vinrent lui mettre les armes à la main contre ceux mêmes, qui, à son exemple, avaient secoué le joug de l'autorité. Toute la Suisse retentit des réclamations contre les abus que les novateurs avaient laissé subsister. Les opinions les plus extravagantes furent suivies des crimes les plus atroces. Les querelles de Zwingle et de Luther commencèrent et durèrent longtemps.

Pendant plusieurs cantons suisses restèrent constamment attachés à la vraie religion. Zurich, Schaffhouse, Berne et Bâle défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques. On arma de part et d'autre. Zwingle regut du sénat l'ordre d'accapagner les réformés. Une comète qui parut alors le confirma dans la persuasion qu'il serait tué. Il s'en plaignit d'une manière lamentable, et publia que la comète annonçait sa mort et de grands malheurs à Zurich. Le combat ne tarda pas à s'engager ; les catholiques furent vainqueurs, et Zwingle périt misérablement. Il était âgé de quarante-sept ans, et mourut le 11 octobre 1531.

Il avait envoyé, quelque temps auparavant, une confession de foi à François Ier, roi de France ; il y fait une peinture du paradis, tel qu'il se l'est imaginé, et il y place pêle-mêle notre divin Rédempteur, les prophètes, les saints et les idolâtres. "Qui jamais, dit Bossuet, après avoir cité ce passage, s'était avisé de mettre ainsi Jésus-Christ pêle-mêle avec les saints ; et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Seigneur-même, jusqu'à Num, le père de l'idolâtrie romaine, jusqu'à Caton qui se tue lui-même comme un furieux, et non-seulement tant d'adorateurs des fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée qu'ils ont adoré ? Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus, et Jupiter même ; s'il en a été détourné par les infamies que les poètes leur attribuent, celles d'Hercule étaient-elles moindres ? Voilà de quoi le ciel est composé, selon ce chef du second parti de la réforme ; voilà ce qu'il a écrit dans une confession de foi, qu'il dédie au plus grand roi de la chrétienté ; et voilà ce que Bullinger, son successeur, nous a donné comme le chef-d'œuvre et comme le dernier chant de ce cigne mélancolique (1). — A continuer.

(1) Histoire des variations, liv. 2.

FRUITS DE LA VIE.
LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793—1848.
(Seconde partie—1848.)
La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.
C. D. V.
CHAPITRE HUITIÈME.
Suite.
—Moi ! mon enfant... au contraire... tu te trompes, je suis très... content... très heureux...
La jeune fille entourée de ses deux bras le cou de son père :
—Alors, mon père, dit-elle, n'ayez plus ce visage triste, découragé ; vous voyez bien qu'il ne faut pas toujours accuser la destinée, et que la providence vient en aide aux pauvres. Ainsi donc c'est réglé ?
—Quel argent ? dit Dominique.
—Celui que ce monsieur vous a apporté, qui est là.
—Cet argent, s'écria le soldat, dont le sou-

venir se réveilla ; n'y touche pas, Madeleine ! sur ton âme n'y touche pas !
—Comme vous dites cela, mon père ! Ne voulez-vous pas payer M. de Savernay ? et...
—C'est vrai, reprit Dominique en laissant retomber ses bras avec affaissement le long de son corps ; je ne sais plus ce que je dis...
—Maintenant, père, tu ne craindras plus de rencontrer M. Arthur dans l'escalier, et ce vilain propriétaire ne pourra pas nous menacer de nous jeter à la porte. Comme je vais travailler avec joie !
—Oui ! oui ! dit Dominique en essayant de sourire et de donner à sa voix une expression enjouée nous sommes bien heureux !
—C'est étrange, interrompit la jeune fille en regardant son père, cet homme qui vient de sortir, qui t'a prêté cet argent, il est bon, et nous lui devons bien de la reconnaissance...
Les dents de Dominique se serrèrent pour empêcher l'indignation de son cœur de s'échapper par ses lèvres.
—Cependant, continua Madeleine, quand il m'a embrassé tout à l'heure, je ne sais pas pourquoi, je me suis sentie toute tremblante et j'ai eu froid au cœur.
—Cet homme t'a embrassé ! Madeleine, cet homme t'a embrassé ! s'écria Dominique d'une voix comprimée, en passant à plusieurs reprises ses mains sur le front de sa fille.
Celle-ci, tout étonnée de ce mouvement brusque et violent, regarda son père.

Lui, l'embrassa avec effusion. Son cœur si déchiré n'avait plus que cette seule consolation.
Il se fait tard, dit Madeleine, je vais me remettre à l'ouvrage. Ne remettes-tu pas aujourd'hui l'ouvrage au père Jacques pour le propriétaire ?
—Certainement, répondit machinalement Dominique.
La jeune fille s'assit devant la fenêtre et prit dans une corbeille qui était devant elle, son travail de broderie. Le vieux soldat resta debout.
Ses yeux rencontrèrent sa redingotte pendue à un clou contre le mur, et à laquelle était attachée la croix de la légion d'honneur. D'un mouvement brusque il l'arracha de sa boutonnière.
—Ma pauvre croix, murmura-t-il.
Et après l'avoir portée à ses lèvres, il la serra dans le fond d'un tiroir.
Deux larmes roulaient dans ses yeux.
Pendant ce temps Madeleine chantait en travaillant.
CHAPITRE IX.
Les sociétés secrètes changent de nom ; d'intention jamais ; elles déploient des bannières différentes et marchent au même but, elles ont les mêmes bases, les mêmes injures, les mêmes espérances criminelles et perfides. Elles procèdent toujours par la négation de ce qui est, par la violation des choses saintes et respectées, et ont un enthousiasme cynique et audacieux pour le mensonge et la spoliation.
L'alphabet révolutionnaire ne pouvait fuir à son principe, car cette association était composée, pétrie, vivifiée avec les troncans des différentes sociétés secrètes, épars depuis 1820 sur le sol de la France, en commençant par la charbonnerie, la plus formidable de toutes, qui s'éteignait dans le sang des quatre sergents de la Rochelle.
Faut-il rappeler tous les noms oubliés et retombés dans la boue dont ils étaient sortis ? La société gaillarde, la société des amis, celle des amis, des hommes libres, des saisons, des droits de l'homme, des amis du peuple, de l'union démocratique, des amis politiques, des régénérateurs, des égalitaires, etc.
Toutes avaient plus ou moins fouillé dans les écrits hideux de Marat, toutes avaient remué, pour trouver de patriotiques inspirations, la fange et le sang dans lesquels pourrissait la mémoire des héros décapités en 93, toutes avaient appelé à elles ce rebut de la population qui ne peut être que galérienne ou révolutionnaire, qui va à l'émeute ou au laque.

Chaque fois qu'on énumère cette série de complots contre la société, de projets avortés d'anarchie, de désordre et de renversement, on rencontre sous sa plume les mêmes noms. Ceux-là même que la catastrophe du 24 février vit debout à l'appel de la destruction, les mêmes hommes qui s'appellèrent les héros de février, et que la France probe et honnête a repoussé et repoussera toujours de son sein,

conspirateurs enracinés dont chaque jour se compose de tentatives criminelles. Aujourd'hui se sont les tours Notre-Dame qui doivent être incendiés et servir de signal à une bande d'émeutiers... En tête, Considère qui s'était chargé de ce hideux vandalisme. Déjà le feu était mis lorsque les conjurés furent saisis et arrêtés. Et Considère répond fièrement au juge qui l'interroge et lui demande sa profession :
"Emeutier."
Demain se feront les tentatives des 5 et 6 juin, des 13 et 14 avril ; ce sera le 12 mai qui se inaugure par un lâche assassinat.
Il n'y a pas d'association mystérieusement organisée où l'on ne trouve les noms de Considère, de Raspail, d'Albert, de Darnis, de Martin-Bernard, de Pèpin, de Blanqui, d'Hubert, de Barbès, de Focou, le tribun du café Ste. Agnès, après avoir été le favori du café de Mulhouse ; pas une tentative dans laquelle ils n'aient trompé, pas un projet de destruction sociale auxquels ils n'aient lutté des mains, les uns ont terminé leur rôle dans l'oubli de quelque tapis franc, les autres dans les prisons.
C'était Paris le domicile de leurs conspirations permanentes ; le point de mire de leurs projets insensés. Car ces fauteurs de révolutions, absents aux heures du combat, savent bien que Paris a toujours dans son sein le germe des mauvaises passions, et qu'il suffit d'agiter l'écume la plus impide et la plus azurée pour faire remonter à sa surface toute la boue infectée des bas-fonds. No